

roman

# Gouverneurs de la rosée

Jacques Roumain

MÉMOIRE  
D'ENCRER 



GOUVERNEURS  
DE LA ROSÉE

Mise en page: Virginie Turcotte  
Maquette de couverture: Étienne Bienvenu  
Dépôt légal: 1<sup>er</sup> trimestre 2007  
© 2007, éditions Mémoire d'encrier

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives  
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada  
Roumain, Jacques, 1907-1944

Gouverneurs de la rosée  
(Roman)

Éd. originale: Port-au-Prince, Haïti: Impr. de l'État,  
1944.

Publ. à l'origine dans la coll.: Collection Indigène.

ISBN 978-2-923153-71-1 (Papier)

ISBN 978-2-89712-249-2 (PDF)

I. Titre.

PQ3949.R73G6 2007 843'.912 C2007-940542-8

Mémoire d'encrier  
1260, rue Bélanger, bureau 201  
Montréal, Québec,  
H2S 1H9  
Tél.: (514) 989-1491  
Télec.: (514) 928-9217  
info@memoiredencrier.com  
www.memoiredencrier.com

Réalisation du PDF interactif : Éditions Prise de parole

Jacques Roumain

GOUVERNEURS  
DE LA ROSÉE

Roman

**MÉMOIRE**  
D'ENCRIER 

DU MÊME AUTEUR

ŒUVRES PRINCIPALES

*Œuvres complètes* (édition établie par Léon-François Hoffmann), Madrid, ALLCA XX, Collection Archivos, 2003.

ROMANS

*Les fantoches*, Port-au-Prince, Imprimerie de l'État, 1931; Port-au-Prince, Fardin, 1977.

*La montagne ensorcelée* (préface de Jean Price-Mars), Imprimerie E. Chassaing, 1931; Paris, Éditeurs français réunis, 1972; Port-au-Prince, Fardin, 1976; Montréal, Mémoire d'encrier, 2005.

*Gouverneurs de la rosée*, Port-au-Prince, Imprimerie de l'État, 1944; Paris, La Bibliothèque Française, 1946; Paris, Les Éditeurs Français Réunis, 1961; Pantin, Le Temps des Cerises, 2000; Montréal, Mémoire d'encrier, 2004.

POÉSIE

*Bois d'ébène*, Port-au-Prince, Imprimerie Henri Deschamps, 1945; *Bois d'ébène*, suivi de Madrid; Montréal, Mémoire d'encrier, 2003; Port-au-Prince, Presses Nationales d'Haïti, 2005.

ESSAIS

*Contribution à l'étude de l'ethnobotanique précolombienne des Grandes Antilles*, Port-au-Prince, Imprimerie de l'État, 1942.

NOUVELLES

*La proie et l'ombre*, Port-au-Prince, Éditions La Presse, 1930; Port-au-Prince, Fardin, 1977.

## I

Nous mourrons tous... – et elle plonge sa main dans la poussière; la vieille Délira Délivrance dit: nous mourrons tous: les bêtes, les plantes, les chrétiens vivants, ô Jésus-Marie Sainte Vierge; et la poussière coule entre ses doigts. La même poussière que le vent rabat d'une haleine sèche sur le champ dévasté de petit-mil sur la haute barrière de cactus rongés de vert-de-gris, sur les arbres, ces *bayahondes*<sup>1</sup> rouillés.

La poussière monte de la grand-route et la vieille Délira est accroupie devant sa case, elle ne lève pas les yeux, elle remue la tête doucement, son madras a glissé de côté et on voit une mèche grise saupoudrée, dirait-on, de cette même poussière qui coule entre ses doigts comme un chapelet de misère: alors elle répète: nous mourrons tous et elle appelle le Bon Dieu. Mais c'est inutile, parce qu'il y a, si tellement beaucoup de pauvres créatures qui hêlent le Bon Dieu de tout leur courage que ça fait un grand bruit ennuyant

---

1 Plantes qui poussent en milieu aride.

et le Bon Dieu l'entend et il crie : quel est, foutre tout ce bruit ? Et il se bouche les oreilles. C'est la vérité et l'homme est abandonné.

Bienaimé, son mari, fume sa pipe, la chaise calée contre le tronc d'un calebassier. La fumée ou sa barbe cotonneuse s'envole au vent.

– Oui, dit-il, en vérité, le nègre est une pauvre créature.

Délira semble ne pas l'entendre.

Une bande de corbeaux s'abat sur les chandeliers. Leur croassement enroué racle l'entendement, puis ils se laissent tomber d'une volée, dans le champ calciné, comme des morceaux de charbon dispersés.

Bienaimé appelle : Délira ? Délira, ho ?

Elle ne répond pas.

– Femme, crie-t-il.

Elle lève la tête.

Bienaimé brandit sa pipe comme un point d'interrogation :

– Le Seigneur, c'est le créateur, pas vrai ? Réponds : Le Seigneur, c'est le créateur du ciel et de la terre, pas vrai ?

Elle fait : oui ; mais de mauvaise grâce.

– Eh bien, la terre est dans la douleur, la terre est dans la misère, alors, le Seigneur c'est le créateur de la douleur, c'est le créateur de la misère.

Il tire de courtes bouffées triomphantes et lance un long jet sifflant de salive.

Délira lui jette un regard plein de colère :

– Ne me tourmente pas, maudit. Est-ce que j'ai pas assez de tracas comme ça ? La misère, je la



connais, moi-même. Tout mon corps me fait mal, tout mon corps accouche la misère, moi-même. J'ai pas besoin qu'on me baille la malédiction du ciel et de l'enfer.

Puis avec une grande tristesse et ses yeux sont pleins de larmes, elle dit doucement :

– O Bienaimé, nègre à moué<sup>2</sup>...

Bienaimé tousse rudement. Il voudrait peut-être dire quelque chose. Le malheur bouleverse comme la bile, ça remonte à la bouche et alors les paroles sont amères.

Délira se lève avec peine. C'est comme si elle faisait un effort pour rajuster son corps. Toutes les tribulations de l'existence ont froissé son visage noir, comme un livre ouvert à la page de la misère. Mais ses yeux ont une lumière de source et c'est pourquoi Bienaimé détourne son regard.

Elle a fait quelques pas et elle est entrée dans la maison.

Au-delà des bayahondes, une vapeur s'élève, où se perd, dans un dessin brouillé, la ligne à moitié effacée des mornes lointains. Le ciel n'a pas une fissure. Ce n'est qu'une plaque de tôle brûlante.

Derrière la maison, la colline arrondie est semblable à une tête de négresse aux cheveux en grains de poivre : de maigres broussailles en touffes espacées, à ras du sol ; plus loin, comme une sombre épaule contre le ciel, un autre morne se dresse parcouru de ravinelements étincelants : les érosions ont mis à nu de longues coulées de roches : elles ont saigné la terre jusqu'à l'os.

---

2 En créole, mon homme.

Pour sûr qu'ils avaient eu tort de déboiser. Du vivant encore de défunt Josaphat Jean-Joseph, le père de Bienaimé, les arbres poussaient dru là-haut. Ils avaient incendié le bois pour faire des jardins de vivres : planté des pois-congo sur le plateau, le maïs à flanc de coteau.

Travaillé durement en nègres conséquents, en travailleurs de la terre qui savent qu'ils ne pourront porter un morceau à la bouche s'ils ne l'ont extrait du sol par un labeur viril. Et la terre avait répondu : c'est comme une femme qui d'abord se débat, mais la force de l'homme, c'est la justice, alors, elle dit : prends ton plaisir...

À l'époque, on vivait tous en bonne harmonie, unis comme les doigts de la main et le *coumbite*<sup>3</sup> réunissait le voisinage pour la récolte ou le défrichage.

Bienaimé se lève, il marche à pas indécis vers le champ. Une herbe sèche comme de l'étope a envahi le canal. Il y a longtemps que les hautes tiges des roseaux se sont affaissées, mêlées à la terre. Le fond du canal est craquelé comme une vieille faïence, verdi de matières végétales pourries. Avant, l'eau y courait libre, au soleil : son bruissement et sa lumière faisaient un doux rire de couteaux. Le petit-mil poussait serré, dissimulait la case à la vue de la grand-route.

– Ah ces coumbites, songe Bienaimé... Dès le petit jour, il était là, en chef d'escouade sérieux, avec ses hommes, tous habitants de grand courage : Dufontaine, Beauséjour, cousin Aristhène, Pierrilis, Dieudonné, beau-frère Mérilien,

---

3 Travail agricole collectif.

Fortuné Jean, compère Boirond, le *Simidor*<sup>4</sup> Antoine: un nègre habile à chanter, capable de remuer avec sa langue plus de malices que dix commères ensemble, mais c'était sans méchanceté, rien que pour l'amusement, parole d'honneur.

On entrait dans l'herbe de Guinée! (Les pieds nus dans la rosée, le ciel pâli, la fraîcheur, le carillon de pintades sauvages au loin...) Peu à peu les arbres noircis, leur feuillage encore chargé de lambeaux d'ombre, reprenaient leur couleur. Une huile de lumière les baignait. Un madras de nuages soufrés ceignait le sommet des mornes élevés. Le pays émergeait du sommeil. Dans la cour de Rosanna, le tamarinier lançait soudain, comme une poignée de graviers, un tourbillonnement criard de corneilles.

Casamajor Beaubrun, sa femme Rosanna et leurs deux garçons les saluaient. Ils disaient: frères, merci oui; question de politesse parce qu'un service, ça se prête de bon vouloir: aujourd'hui je travaille ton champ, toi demain le mien. L'entraide, c'est l'amitié des malheureux, n'est-ce pas.

Un moment après, arrivaient de leur côté, Siméon et Dorisca, avec une vingtaine de nègres gaillards.

On laissait Rosanna s'affairer dans l'ombrage du tamarinier autour de ses chaudières et des grands récipients de fer-blanc d'où montait déjà le bredouillement volubile de l'eau qui bout. Délira et d'autres voisines viendraient plus tard lui donner un coup de main.

---

4 Troubadour.

Les hommes s'en allaient la houe sur l'épaule. Le jardin à nettoyer était au tournant du sentier, protégé par un entourage de bambous entrecroisés. Des lianes aux fleurs mauves et blanches s'y accrochaient en buissons désordonnés; dans les coques dorées des assorossis s'épanouissait une pulpe rouge comme un velours de muqueuses.

Ils écartaient les lattes mobiles de la barrière. À l'entrée du jardin, le crâne d'un bœuf blanchissait sur un poteau. Maintenant ils mesuraient leur tâche du regard: ce *carreau*<sup>5</sup> d'herbes folles embrouillé de plantes rampantes. Mais c'était de la bonne terre, ils la rendaient aussi nette que le dessus d'une table fraîchement rabotée. Beaubrun, cette année, voulait y essayer des aubergines.

– Alignez! criaient les chefs d'escouade.

Le Simidor Antoine passait en travers de ses épaules la bandoulière du tambour. Bienaimé prenait sa place de commandement devant la rangée de ses hommes. Le Simidor préludait par un bref battement, puis le rythme crépitait sous ses doigts. D'un élan unanime, ils levaient les houes haut en l'air. Un éclair de lumière en frappait le fer: ils brandissaient, une seconde, un arc de soleil.

La voix du Simidor montait rauque et forte:

– *A té...*

D'un seul coup, les houes s'abattaient avec un choc sourd, attaquant le pelage malsain de la terre.

---

<sup>5</sup> Mesure agraire équivalent à 1,29 hectare.

– *Femme-la dit, mouché, pinga ou touché mouin, pinga-eh*<sup>6</sup>

Les hommes avançaient en ligne. Ils sentaient dans leurs bras le chant d'Antoine, les pulsations précipitées du tambour comme un sang plus ardent.

Et le soleil soudain était là. Il moussait comme une écume de rosée sur le champ d'herbes. Honneur et respect, maître soleil, soleil levant. Plus caressant et chaud qu'un duvet de poussin sur le dos rond du morne, tout bleui, un instant encore, dans la froidure de l'avant-jour.

Ces hommes noirs te saluent d'un balancement de houes qui arrache du ciel de vives échardes de lumière. Et le feuillage déchiqueté des arbres à pain, rapiécé d'azur, et le feu du flamboyant longtemps couvé sous la cendre de la nuit et qui, maintenant, éclate en un boucan de pétales à la lisière des bayahondes.

Le chant obstiné des coqs alternait d'un jardin à l'autre. La ligne mouvante des habitants reprenait le nouveau refrain en une seule masse de voix:

*A té*

*M'ap mandé qui mouné*

*Qui en de dans caille là*

*Compè répond:*

*C'est mouin avec cousine mouin*

*Assez-é!*<sup>7</sup>

---

6 La femme dit : Monsieur, prenez garde à ne pas me toucher, prenez garde.

7 À terre / Je demande / Qui est dans la case / Le compère répond : / C'est moi avec ma cousine / – Assez eh !

Brandissant les houes longuement emmanchées, couronnées d'éclairs, et les laissant retomber avec une violence précise :

*Mouin en dedans déjà*

*En l'ai-oh!*

*Nan point taureau*

*Passé taureau*

*En l'ai, oh<sup>8</sup>*

Une circulation rythmique s'établissait entre le cœur battant du tambour et les mouvements des hommes : le rythme était comme un flux puissant qui les pénétrait jusqu'au profond de leurs artères et nourrissait leurs muscles d'une vigueur renouvelée.

Le chant emplissait le matin inondé de soleil. Le vent l'emporterait au-delà des collines vers le plateau de Bellevue, et commère Francilla (elle est devant sa case, sous la tonnelle de vigne sauvage, au milieu du battement d'ailes et du piaillage de la volaille à qui elle lance des grains de maïs), je dis : que ma commère Francilla se tournerait vers la rumeur de la plaine : – oui, qu'elle ferait, c'est la bonne saison – et elle lèverait la tête pour voir le ciel, sans une écaillage de nuages, monter, comme un bol de porcelaine renversé, qu'il ne contenait pas une goutte de pluie.

Le chant prendrait le chemin des roseaux, le long du canal, il remonterait jusqu'à la source tapie au creux d'aisselle du morne, dans la lourde senteur des fougères et des *malangas*<sup>9</sup> macérés dans l'ombrage et le suintement secret de l'eau.

---

8 Je suis déjà là-dedans / En l'air, oh / Il n'y a pas plus taureau / Que le taureau / En l'air, oh !

9 Tubercule comestible.

Peut-être qu'une jeune négresse du voisinage : Irézile, Thérèse, Georgina..., finit de remplir ses Calebasses.

Quand elle sort du courant, des bracelets de fraîcheur se défont autour de ses jambes. Elle dépose les Calebasses dans un panier d'osier qu'elle équilibre sur sa tête. Elle marche dans le sentier humide. Au loin, le tambour délivre une ruche de sons bourdonnants.

– J'irai plus tard, se dit-elle. Un tel sera là. (C'est son amoureux.)

Une chaleur l'envahit, une langueur heureuse. Elle se presse à longues enjambées, les bras balancés. Ses hanches roulent avec une merveilleuse douceur. Elle sourit.

Au-dessus des bayahondes flottent des hailons de fumée. Dans les clairières, les charbonniers déblaient les tertres sous lesquels le bois vert a brûlé à feu patient. Un arbre, c'est fait pour vivre en paix dans la couleur du jour et l'amitié du soleil, du vent, de la pluie. Ses racines s'enfoncent dans la fermentation grasse de la terre, aspirant les sucres élémentaires, les jus fortifiants. Il semble toujours perdu dans un grand rêve tranquille. L'obscurité montée de la sève le fait gémir dans les chaudes après-midi. C'est un rêve vivant qui connaît la course des nuages et pressent les orages, parce qu'il est plein de nids d'oiseaux.

Estival essuie du revers de la main ses yeux rougis. De l'arbre mutilé, il ne reste plus que le squelette calciné des branchages épars dans la cendre : une charge de charbon que sa femme ira vendre au bourg de La Croix-des-Bouquets. Dommage qu'il ne puisse répondre à l'invitation

du chant. La fumée lui a desséché la gorge. Sa bouche est amère comme s'il avait ruminé une pâte de papier. Pour certain, que ça lui ferait du bien, une boisson à la cannelle – non : à l'anis, c'est plus rafraîchissant –, une longue goulée d'alcool jusqu'au fin fond de l'estomac.

– Rosanna, chère..., il dirait.

Elle connaît sa faiblesse et en riant lui offrirait la mesure de trois doigts en éventail. Il crache épais et se remet à fourgonner le tas de terre mêlé de cendre.

\*

Vers les onze heures, le message du coumbite s'affaiblissait : ce n'était plus le bloc massif de voix soutenant l'effort des hommes ; le chant hésitait, s'élevait sans force, les ailes rognées. Il reprenait parfois, troué de silence, avec une rigueur décroissante. Le tambour bégayait encore un peu, mais il n'avait plus rien de son appel jovial, quant à l'aube, le Simidor le martelait avec une savante autorité.

Ce n'était pas seulement le besoin de repos : la houe devenant de plus en plus lourde à manier, le joug de la fatigue sur la nuque raide, l'échauffement du soleil ; c'est que le travail finissait.

Pourtant, on s'était à peine arrêté, le temps d'avalier une gorgée de tafia, de se détendre les reins – dans le corps, c'est ce qu'il y a de plus récalcitrant, les reins. Mais ces habitants des mornes et des plaines, les bourgeois de la ville ont beau les appeler par dérision nègres pieds-à-terre,



nègres va-nu-pieds, nègres-orteils (trop pauvres qu'ils étaient pour s'acheter des souliers) tant pis et la merde pour eux, parce que, question de courage au travail nous sommes sans reproche; et soyez comptés nos grands pieds de travailleurs de la terre, on vous les foutra un jour dans le cul, salauds.

Ils avaient accompli une rude besogne. Gratté, raclé, nettoyé la face hirsute du champ; la mauvaise broussaille jonchait le sol.

Beaubrun et ses garçons la rassembleraient pour y mettre le feu. Ce qui avait été herbe inutile, piquants, halliers enchevêtrés de lianes courantes, retomberait en cendres fertilisantes, dans la terre remuée.

Il avait son plein contentement. Beaubrun.

– Merci, voisins, qu'il répétait. Beaubrun.

– À votre service, voisin, nous répondions nous autres. Mais, à la hâte: on n'avait plus de temps pour les politesses. Le manger attendait. Et quel manger, quelle mangeaille. Rosanna n'était pas une négresse chiche, c'était justice de le reconnaître. Tous ceux qui, par dépit, avaient dit des méchancetés sur son compte: parce que c'était une femme tout de bon qu'il ne fallait pas essayer de dérespecter, une bougresse avec qui on ne pouvait pas bêtiser, faisaient leur mea culpa. C'est que, dès le détour du chemin, une odeur venait à leur rencontre, les saluait positivement, les enveloppait, les pénétrait, leur ouvrait dans l'estomac le creux agréable du grand goût<sup>10</sup>.

---

10 Du créole *grangou* qui signifie «faim».

Et le Simidor Antoine qui, pas plus tard que l'avant-veille, avait reçu de Rosanna, lorsqu'il lui avait lancé une plaisanterie canaille, des détails d'une précision étonnante sur les débordements de sa propre mère, humant, à larges narines, la fumée des viandes, soupira avec une conviction solennelle :

– Beaubrun, mon cher, votre madame est une bénédiction... Dans les chaudrons, les casseroles, les écuelles, s'empilaient le grilleau de cochon pimenté à l'emporte-bouche, le maïs moulu à la morue et si tu voulais du riz, il y en avait aussi : du riz-soleil avec des pois rouges étoffés de petit salé. Et des bananes, des patates, des ignames en gaspillage.

Bienaimé fait quelques pas et il est au bord de la grand-route. Il s'appuie contre les lattes entrecroisées de la barrière. De l'autre côté, c'est le même découragement : la poussière s'élève, tournoie en tourbillons épais et s'abat sur les chandeliers, l'herbe mauvaise et espacée, rongée à ras du sol, comme une pelade.

Autrefois en cette saison, dès le matin, le ciel se mettait à la grisaille, les nuages s'assemblaient gonflés de pluie, pas une grosse pluie, non, tout juste, quand les nuages crevaient comme des sacs trop pleins, une petite farinade, mais persistante avec quelques éclaircies de soleil. Elle ne suffisait pas à gorger la terre, mais elle la rafraîchissait, la préparait pour les grandes ondées, elle lustrait les jeunes pousses du maïs et du petit-mil : le ver et la lumière aidant. Les branches du *campêche*<sup>11</sup>

---

11 Campêche (ou campêcher) : arbre tropical.

décrochaient à tout instant une volée d'ortolans ; à l'Angelus les pintades sauvages venaient boire frileusement le long des flaques à la lisière du chemin, et si on les effarouchait, s'envolaient lourdement tout engourdis et englués de pluie.

Puis le temps commençait à changer : vers midi une chaleur grasse enveloppait les champs et les arbres accablés ; une fine vapeur dansait et vibrait comme un essaim dans le silence que seul troublait le stridulement acide des criquets. Le ciel se décomposait en boursouflures livides qui fonçaient vers le plus tard et se mouvaient pesamment au-dessus des mornes parcourus d'éclairs et de grondements sourdement répercutés. Le soleil ne paraissait dans les rares décousures des nuages que comme un rayonnement lointain, d'une pâleur plombée et qui blessait le regard.

Au fond de l'horizon montaient tout à coup une rumeur confuse et grossissante, un souffle énorme et rageur. Les habitants attardés aux champs pressaient le pas, la houe sur l'épaule ; les arbres ployaient soudain ; un rideau de pluie accourait, violemment agité dans l'aboiement ininterrompu de l'orage. La pluie était déjà là : d'abord quelques gouttes chaudes et précipitées, puis, percé d'éclairs, le ciel noir s'ouvrait pour l'averse, l'avalanche, l'avalasse torrentielle.

Bienaimé, sur l'étroite galerie fermée par une balustrade ajourée et protégée par l'avancée du toit de chaume, contemplait sa terre, sa bonne terre, ses plantes ruisselantes, ses arbres balancés dans le chant de la pluie et du vent.

La récolte serait bonne. Il avait peiné au soleil à longueur de journée. Cette pluie, c'était sa récompense. Il la regardait, avec amitié, tomber en filets serrés, il l'écoutait clapoter sur la dalle de pierre devant la tonnelle.

Tant et tant de maïs, tant de pois-congo, le cochon engraisé : cela ferait une nouvelle vareuse, une chemise et peut-être le poulain bai de voisin Jean-Jacques s'il voulait rabattre sur le prix.

Il avait oublié Délira.

– Chauffez le café, ma femme, dit-il.

Oui, il lui achèterait aussi une robe et le madras. Il bourra sa courte pipe d'argile. Voilà ce que c'était de vivre en bon ménage avec la terre.

Mais tout ça, c'était le passé.

Il n'en restait qu'un goût amer. On était déjà mort dans cette poussière, cette cendre tiède qui recouvrait ce qui autrefois avait été la vie, oh pas une vie facile, pour non, mais on avait bon courage et après s'être gourmé avec la terre, après qu'on l'avait ouverte, tournée et retournée, mouillée de sueur, ensemencée comme une femelle, venait la satisfaction : les plantes et les fruits et tous les épis.

Il avait pensé à Jean-Jacques, et le voici qui vient par le sentier, aussi vieux maintenant, aussi inutile que lui, conduisant une maigre bourrique et laissant traîner la corde dans la poussière.

– Frère, salue-t-il.

Et l'autre répond de même.

Jean-Jacques demande des nouvelles de commère Délira.

À la barrière, Nérestan le rejoignit et avec cette voix humble que prennent les géants pour parler aux petits hommes qui leur en imposent :

– Compère Gervilen, j’ai quelque chose à te dire.

– La merde, répondit l’autre, sans se retourner.

